

## Le concept de violence<sup>1</sup> est-il un concept heuristique ?

Autrement dit, en dehors de sa force émotionnelle et médiatique, est-ce un concept qui favorise la réflexion et la découverte ?

J'espère montrer qu'il est surtout intéressant dans sa déconstruction et sa décomposition en deux concepts plus homogènes.

Mon exposé comportera 3 moments

- 1- Déconstruction du concept et 1<sup>ère</sup> typologie
- 2- Typologie en fonction de la gravité
- 3- Relations entre violence et agression

### I- Déconstruction du concept et 1<sup>ère</sup> typologie

Prenons deux réalités comme le meurtre et l'esclavage. Si je vous invitais à dire laquelle de ces réalités est violence, peut-être seriez-vous surpris... Certains affirmeraient que c'est évidemment le meurtre. D'autres que c'est évidemment l'esclavage. D'autres enfin que c'est l'un et l'autre.

Il y a entre esclavage et meurtre une différence essentielle :

Le meurtre détruit l'être humain dans l'instant, l'esclavage en fait un outil, une chose pour le maître.

L'esclavage n'a pas pour but de détruire l'autre, mais de l'utiliser, de le consommer. Plutôt la mort que l'esclavage diront certains et le sang coulera. C'est alors seulement que les journaux parleront de violences.

Pour dépasser les idées reçues, il faut s'intéresser à l'histoire du mot. Selon le Robert, il apparaît à la fin du Moyen-Age dans l'expression *faire violence* et il signifie : "*agir sur quelqu'un ou faire agir quelqu'un contre sa volonté, en employant la force ou l'intimidation - forcer, contraindre* "

Pour *forcer, contraindre* l'autre, le moyen le plus fruste et certainement le plus ancien, c'est la force ou l'intimidation.

Quand un dominant utilise ses poings pour imposer son besoin, les coups ne sont pas la violence mais un moyen de la violence. Ultérieurement, il n'aura plus besoin de frapper ou de menacer pour obtenir ce qu'il veut. Peut-on dire qu'il n'y a plus alors de violence ?

Ce qui est spectaculaire, ce qui impressionne le témoin éventuel, ce sont les coups, les menaces.

Il n'est donc pas surprenant que, par une simple dérive métonymique,

la brutalité qui n'était à l'origine que le **moyen** visible de la violence

ait fini par s'imposer comme étant la **violence** elle-même.

---

<sup>1</sup> Communication d'Igor Reitzman dans le symposium "Violences et préventions" organisé dans le cadre du Congrès de Bordeaux de la Sté Fr. de Psychologie (11 09 08)

Du coup, la réalité multiforme de la vraie violence a été enfouie, *dissimulée*. Le mot clé qui permettait d'en parler avait été détourné pour évoquer d'autres réalités, par exemple la révolte de ceux qui subissent la violence.

Il n'est donc plus resté que le *viol* pour nommer un acte dans lequel on force l'autre. Et le viol lui-même, pendant des millénaires, fut le crime que la victime devait taire dans une honte définitive.

Je n'ai pas voulu en rester au regret et à la résignation. Puisque le mot violence avait été victime d'un détournement de sens, il était urgent d'en créer un nouveau pour qu'une multitude de signifiés trouvent enfin le signifiant qui leur permettrait de sortir de l'inexprimable.

### **Violances**

Un mot nouveau... J'ai choisi tout simplement un homonyme - pour tenir compte de la tradition lexicale. Mais pour éviter tout malentendu et mobiliser la réflexion, j'écris **violance** avec un a. Et à l'oral, je prends le temps de préciser : *violance* avec un a.

Je l'utilise donc pour rendre compte des vraies violences. Les **violances** sont des conduites qui ont pour *projet* (conscient ou non) de forcer, contraindre, mais aussi emprisonner, annexer, confisquer, chosifier, instrumentaliser, programmer, rendre dépendant, prendre emprise, faire pression, etc.

Quelques exemples en vrac :

Priver un enfant de sa capacité à dire non – l'obliger à embrasser, à manger, à boire, à faire semblant d'écouter, interdire ou contraindre à porter une barbe ou un foulard, bizutage, harcèlement sexuel, publicité, rituels de repérage, propagande, etc.

### **Agressions**

Et pour les actions qui ont pour *projet* (conscient ou non) d'égratigner, de blesser ou de détruire totalement l'autre, le mot *agressions* me semble très suffisant, au moins dans une première approche.

Mais on est encore dans le flou et une seconde typologie s'impose en fonction de la gravité

## **II- Typologie en fonction de la gravité**

Vous remarquerez qu'utiliser le mot *violance* pour évoquer un viol et *agression* pour un massacre, rend ces termes excessifs pour parler d'un simple coup de poing ou du temps perdu avec un *pique-oreille*. Ces termes paraissent plus excessifs encore si l'on veut évoquer des faits plus légers, aux limites du perceptible.

Nous n'avons donc plus de mots pour qualifier ces questions légèrement intrusives, et ces gentilles plaisanteries que nous nous interdisons de trouver blessantes, mais dont l'accumulation mérite attention, si l'on s'intéresse à la vie quotidienne dans la durée. On peut acquérir un million même en petites coupures. Ça prendra seulement plus longtemps pour l'encaissement. Depuis

longtemps déjà, la sagesse populaire les a pris en compte, par exemple lorsqu'il est question de la goutte d'eau qui fait déborder le vase... C'est pourquoi je propose une seconde typologie qui tient compte des niveaux de gravité : agressions majeures, lourdes, mineures et micro-agressions ; violences majeures, lourdes, mineures et micro-violences...

.Pour déterminer le niveau de gravité d'une violence, on prendra en compte trois critères : l'enjeu, le temps et le couple pression/résistance.

1- L'enjeu, c'est ce qui est imposé à la personne chosifiée. Est-elle consommée comme objet sexuel, comme esclave productif ou simplement comme oreille obligée ?

2- le temps précise quelle durée, quelle fréquence, à quel âge, etc.

3- le couple pression/résistance fait l'inventaire des moyens mis en œuvre par le dominant (les formes de pression utilisées, l'intensité, l'insistance...) et des réponses du dominé (de la passivité totale à la résistance victorieuse). L'examen de ce critère révèle que la plupart des violences ne triomphent qu'avec le concours de l'auto-violence.

Plus généralement, ce qui est en question, c'est le degré de soumission installé par l'environnement de l'enfant (famille, école, éventuellement catéchisme, éventuellement entraînement sportif...). Quand la soumission est absolue, la contrainte devient totalement inutile.

### **III- Relations entre violence et agression**

Différencier clairement agression et violence permet d'apercevoir ce qui peut les relier :

On savait déjà que l'agression est l'un des moyens d'imposer une violence.

Mais ce qu'on ne savait pas, ce qui fut toujours caché en tant que vérité générale, peut maintenant être mis en lumière :

#### La violence engendre l'agression

ou plus précisément

#### La violence engendre l'agression et/ou l'auto-agression

Bien sûr, il ne s'agit que d'une loi tendancielle. Ce n'est pas automatique, et pour les violences majeures, la gestation peut se prolonger pendant des années voire des siècles comme le montrent les révoltes d'esclaves, les jacqueries et l'Ancien Régime accouchant de la Révolution Française.

Plus la réponse a tardé, plus elle semblera disproportionnée à ce qui – apparemment – l'a déclenchée. Et ce n'est pas nécessairement le violent qui en sera victime. Louis XIV persécute les protestants et pressure à tout va, mais c'est la tête de Louis XVI qui tombera dans le panier.

Bien des drames peuvent se résumer en deux temps :

- 1- Une violence majeure (souvent un viol) ou une longue série de violences mineures (je pense au film de Bernard Rapp, "*Une affaire de goût*")
- 2- Un meurtre ou un suicide, immédiatement ou 20 ans après.

La violence engendre l'agression. La thèse vaut aussi pour les violences mineures et même pour les micro-violences. Chacun peut le vérifier par exemple en faisant pression un peu plus pour que l'autre reprenne des épinards ou remette son chandail. Si vous n'obtenez pas de réponse légèrement agressive, insistez, insistez encore un peu.

Les agressions et le vandalisme en milieu scolaire deviendrait plus clairs si l'on osait regarder les violences subies par les élèves pendant de longues années. "Vivent les vacances ! A bas la rentrée..." Que certaines violences nous paraissent justifiées par les bénéfices que les jeunes en tireront (culture, diplômes, emplois) n'invalide pas mon interprétation. Surtout si l'on songe à ceux qui ne se voient d'avenir ni dans l'école, ni dans la société.

Progresser dans le problème essentiel de la prévention implique que les dominants sortent de la déploration pour devenir plus lucides sur leurs propres violences et sur les violences des Institutions qui les emploient.

Si mon bref exposé vous a intéressé, vous avez la possibilité d'approfondir en lisant mon livre ou en allant sur mon site qui s'ordonne presque totalement autour de la violence et de sa prévention.